

L'image – le distinct

L'image est toujours sacrée, si l'on tient à employer ce terme qui prête à confusion (mais que j'emploierai tout d'abord, provisoirement, comme un terme régulateur pour mettre la pensée en marche). Le sens de « sacré » ne cesse en effet d'être confondu avec celui de « religieux ». Mais la religion est l'observance d'un rite qui forme et qui maintient un lien (avec les autres ou avec soi-même, avec la nature ou avec une surnature). La religion n'est pas, de soi, ordonnée au sacré. (Elle ne l'est pas non plus à la foi, qui est encore une autre catégorie.)

Le sacré, quant à lui, signifie le séparé, le mis à l'écart, le retranché. En un sens, religion et sacré s'opposent donc comme le lien s'oppose à la coupure. En un autre sens, sans doute, la religion peut être représentée comme faisant lien avec le sacré séparé. Mais en un autre sens encore, le sacré n'est ce qu'il est que par sa séparation, et il n'y a pas de lien avec lui. Il n'y a donc pas, strictement, de religion du sacré. Il est ce qui, de soi, reste à l'écart, dans l'éloignement, et avec quoi on ne fait pas de lien (ou seulement un lien très

paradoxal). Il est ce qu'on ne peut pas toucher (ou seulement d'un toucher sans contact). Pour sortir des confusions, je le nommerai *le distinct*.

Ce qui veut faire lien avec le sacré, c'est le sacrifice, qui de fait appartient à la religion, sous une forme ou sous une autre. La religion cesse là où cesse le sacrifice. Là, au contraire, commencent la distinction et le maintien de la distance et de la distinction « sacrée ». C'est là, peut-être, que l'art a toujours commencé, non dans la religion (qu'il y fût ou non associé), mais à l'écart.

Le *distinct*, selon l'étymologie, c'est cela qui est séparé par des marques (le mot renvoie à *stigma*, marque au fer, piqure, incision, tatouage) : cela qu'un trait retire et tient à l'écart, en le marquant aussi de ce retrait. On ne peut l'y toucher : ce n'est pas qu'on n'en a pas le droit, et ce n'est pas non plus qu'on manque de moyens, mais c'est que le *trait distinctif* sépare ce qui n'est plus de l'ordre du toucher, pas exactement, donc, un intouchable, mais plutôt un impalpable. Mais cet impalpable se donne sous le trait et par le trait de son écart, par cette *distraktion* qui l'écarte. (En conséquence, ma question première et dernière sera : est-ce qu'un tel trait distinctif n'est pas toujours l'affaire de l'art ?)

Le distinct est au loin, il est à l'opposé du proche. Ce qui n'est pas proche peut être écarté de deux manières : écarté du contact ou bien de l'identité. Le distinct est distinct selon les deux manières. Il ne touche pas, et il est dissemblable. Telle est l'image : il lui faut être détachée, mise dehors et devant les yeux (elle est donc inséparable

d'une face cachée, qui n'en décolle pas : la face sombre du tableau, sa sous-face, voire sa trame ou son subjectile), et il lui faut être différente de la chose. L'image est une chose qui n'est pas la chose : essentiellement, elle s'en distingue.

Mais ce qui se distingue essentiellement de la chose, c'est aussi bien la force, ou l'énergie, la poussée, l'intensité. Toujours le « sacré » fut une force, voire une violence. Ce qui est à saisir, c'est comment la force et l'image appartiennent l'une à l'autre dans la même distinction. Comment l'image se donne par un trait distinctif (toute image se déclare ou s'indique « image » de quelque façon), et comment ce qu'elle donne ainsi est d'abord une force, une intensité, la force même de sa distinction.

Le distinct se tient à l'écart du monde des choses en tant que monde de la disponibilité. Dans ce monde, les choses sont disponibles tout à la fois pour l'usage et selon leur manifestation. Ce qui se retire de ce monde n'est d'aucun usage, ou bien d'un tout autre usage, et ne se présente pas dans la manifestation (une force n'est précisément pas une forme : il s'agit aussi de saisir en quoi l'image n'est pas une forme et n'est pas formelle). C'est ce qui ne se montre pas mais qui se rassemble en soi, la force bandée en deçà ou au-delà des formes, mais non pas comme une autre forme obscure : comme l'autre des formes. C'est l'intime, et sa passion, distinct de toute représentation. Il s'agit de saisir la passion de l'image, la puissance de son stigmatisme ou bien celle de sa distraction (de là, sans doute, toute l'ambiguïté

et l'ambivalence qu'on attache aux images, qui sont réputées frivoles aussi bien que saintes dans toute notre culture, et non seulement dans les religions).

La distinction du distinct est donc son écartement : sa tension est la tenue d'un écart en même temps qu'elle en est le franchissement. Dans le lexique religieux du sacré, ce franchissement constituait le sacrifice ou la transgression : comme je l'ai déjà dit, le sacrifice est la transgression légitimée. Il consiste à *faire sacré* (à consacrer), c'est-à-dire à faire ce qui, en droit, ne peut pas être fait (ce qui ne peut que venir d'ailleurs, du fond du retrait).

Mais la distinction de l'image – tout en ressemblant beaucoup au sacrifice – n'est pas proprement sacrificielle. Elle ne légitime pas et elle ne transgresse pas : elle franchit la distance du retrait tout en la maintenant par sa marque d'image. Ou plutôt : par la marque qu'elle est, elle instaure simultanément le retrait et un passage qui pourtant ne passe pas. L'essence d'un tel franchissement tient à ce qu'il n'établit pas une continuité : il ne supprime pas la distinction. Il la maintient tout en faisant contact : choc, confrontation, tête-à-tête ou étreinte. C'est moins un transport qu'un rapport. Le distinct bondit contre l'indistinct et il saute en lui, mais il ne s'enchaîne pas à lui. L'image s'offre à moi, mais elle s'offre comme image (il y a de nouveau ambivalence : seulement image/véritable image...). C'est ainsi qu'une intimité s'expose à moi : exposée, mais *pour ce qu'elle est*, avec sa force resserrée, non relâchée, réservée, non répandue. Le sacrifice opère une assomption, une *relève* du profane dans le sacré : l'image au

contraire se donne dans une ouverture qui forme indissociablement sa présence et son écart¹.

La continuité n'a lieu qu'à l'intérieur de l'espace homogène indistinct des choses et des opérations qui les relient. Le distinct, au contraire, est toujours l'hétérogène, c'est-à-dire le déchaîné – l'inenchaînable². Ce qu'il transporte donc auprès de nous, c'est son déchaînement lui-même, que la proximité n'apaise pas et qui reste ainsi à distance : juste à la distance du toucher, c'est-à-dire à fleur de peau.

1. Le rapport entre l'image et le sacrifice – rapport de proximité divergente – demanderait une analyse encore plus précise : en particulier dans la double direction qui s'indique simultanément comme celle d'un sacrifice de l'image, nécessaire dans toute une tradition religieuse (il faut détruire l'image et/ou la rendre entièrement perméable au sacré), et celle d'une « image sacrificielle », lorsque le sacrifice est lui-même compris comme image (non pas comme « seulement une image », mais comme l'aspect, l'*espèce* (« saintes espèces ») ou le paraître d'une présence réelle. Cf. J.-L. Nancy, « L'Immémorial », dans *Art, mémoire, commémoration*, École nationale des arts de Nancy/Éditions Voix, 1999. Mais, dans la seconde direction, le sacrifice se déconstruit lui-même, avec tout le monothéisme. L'image – et avec elle, l'art en général – est au cœur de cette déconstruction. Marie-José Mondzain a donné dans *Image, icône, économie* (Paris, Le Seuil, 1996) une remarquable analyse des élaborations byzantines qui ont logé au cœur de notre tradition « un concept de l'image qui exige un vide au cœur de sa visibilité ». Ses voies et ses intentions diffèrent des miennes, mais elles se croisent aussi, et ce croisement est sans doute révélateur d'une exigence actuelle : le règne des images « pleines » rencontre la résistance d'une parole qui veut laisser résonner le fond des images en tant que ce qui, nommé « vide » par Marie-José Mondzain, peut aussi recevoir le nom de « distinct » qu'ici j'essaie de lui donner.

2. La pensée de Bataille n'a pas eu d'autre centre.